

suite de Jean Claude BLANCHON

Que fut la guerre de Blanchon ? L'historique du 56 R.I.T. en fournit un bon aperçu. A la page 17, figure une carte du secteur de Seppois, en Haute Alsace où Jean Claude Blanchon trouva la mort. Son acte de décès indique qu'il a été tué à son poste de guetteur par une torpille allemande le 7 avril 1917 à 19 heures. Le J.M.O. donne plus de précision. Ce jour-là, et plus fortement en fin d'après-midi, l'artillerie allemande a été très active sur certaines tranchées, précisant qu'à 18h35 « un soldat a été enfoui sous un abri effondré » (p. 35). Et à la page suivante, sont listés les noms des 8 tués à leur poste, dont **Blanchon**, de 11 blessés et de 2 portés disparus. A Saint-Symphorien, on a donné une autre version des faits. **Marie Grange** écrit le 12 avril à son mari, qu'il aurait été « tué par une torpille au moment où il allait faire signer sa feuille de perm. » Le mardi 24 avril, elle précise que « ce matin a eu lieu le service pour le pauvre **Blanchon** tué en Alsace. Un de ses camarades de guerre qui a aidé à l'enterrer nous disait tout à l'heure que la torpille lui avait coupé les deux jambes et la tête : pauvre malheureux ! Que de terribles choses ! » Un des frères de Marie Grange - **Claude Beaujolin** - combattait aussi au 58 R.I.T. Est-ce lui qui avait informé sa soeur ?

BAPTISTE BRENIER (1890 -1917)

Le genre de mort de Jean-Baptiste Brenier ne manquera pas de surprendre puisque sa fiche Mémoire des hommes indique : « Submersion. Accident en service commandé », à Servia, Macédoine, le 9 mai 1917. Il appartient alors au Régiment de marche des Spahis Marocains, avec le grade de Maréchal des Logis (équivalent de sergent). Son régiment avait quitté Marseille et Toulon les 24 et 25 février 1917, pour Salonique, le grand port de la mer Egée où débarquaient toutes les troupes alliées pour aller combattre les forces allemandes et bulgares en Serbie. Il se retrouva donc en Macédoine, dans la partie sud séparée de celle du nord par une chaîne de montagne d'altitude moyenne de 2 000 mètres. En mars, après une courte halte dans l'immense camp de transit de Zeitenlick, le régiment fut transféré à l'ouest dans le secteur de Servia et de Kozani. Aujourd'hui, cette région est traversée par l'autoroute transversale

est-ouest qui va d'Igoumenitsa à Thessalonique.

Les Spahis avaient été envoyés là pour lutter contre les bandes de « comitadjis » qui contestaient le pouvoir grec. Jusqu'à la date de la mort de **Brenier**, le J.M.O. des Zouaves ne mentionne aucun accrochage, donc aucune victime. On peut donc supposer que **Brenier** et ses camarades vécurent là dans ce pays méditerranéen un printemps agréable. A côté de Servia se trouvait le lac de Polyfitou dont les guides touristiques d'aujourd'hui vantent la beauté. Après avoir vécu depuis près de trois ans dans les froides et boueuses tranchées françaises, les soldats, qu'ils soient français ou marocains, pouvaient-ils résister à la tentation d'aller faire trempette lors des journées de repos ? On ne comprend pas autrement cette mort par « submersion ». Quant à la raison retenue par les autorités du Régiment d'« accident en service commandé », on ne peut la comprendre que comme motif officiel. S'il en fut autrement, la mention de cet accident aurait été mentionnée dans le J.M.O. Or il n'en fut rien.

La mort pour la France du sous-officier **Brenier** ne fut certes pas glorieuse, mais au moins lui fit-elle échapper aux souffrances qu'endurèrent la plupart des poilus morts sur les champs de bataille. **Baptiste Brenier** allait avoir 27 ans. Il laissait une mère sans autre enfant.

Baptiste Brenier était né à Lyon 1 le 28 juin 1890. Ses parents, **Joseph Brenier et Clémentine Catherine Chillet** (née en 1849 à Saint-Symphorien) ne n'étaient pas mariés à Saint-Sym. Les parents de Clémentine Catherine tenaient une ferme à la Guilletière. En 1906, on la trouve domiciliée à la grande rue, sans doute dans la grande maison des **Coy**. Elle était chapelière chez Pinay, dernier lieu à Lyon 6, 4 rue Cuvier. Le recensement note aussi la présence de son fils **Baptiste**. Comme il n'y a pas le père de **Baptiste**, doit-on supposer que **Clémentine Catherine Chillet** est divorcée ? Elle habite presque en face de sa soeur aînée **Marie Clémentine** qui a épousé le tailleur **Claude Moreton** (1840-1911). Ces dernières informations sont confirmées par la présence de leurs deux noms sur la tombe « Famille **Moreton Chillet** » au cimetière local. Ainsi, il est probable que le futur poilu **Baptiste Brenier** a vécu une partie de sa jeunesse à Saint-Symphorien, au moins à partir de 1906. Il y passe d'ailleurs son

suite p. 3

Suite de LA PETITE FRANCAISE

chefs de la Résistance d'épargner ces prisonniers désarmés. Ceux-ci furent cependant exécutés.

Quelques années après, le Père Besson dit lors d'une commémoration à St-Apollinaire : « En 44, nous avons commis une erreur que nous avons vite regrettée. »

Quelques années après la fin de la guerre, une organisation allemande et des familles allemandes sont venues rechercher les corps de leurs soldats. Cette démarche a bien eu lieu mais ne fut pas officialisée localement.

Peut-être que cette rencontre entre Allemands et Français a pu être l'occasion d'un dialogue ouvrant à la Réconciliation.

St Apollinaire 5 juillet 2020

Hélène Bailly, épouse de Bernard Grange

LES ALLEMANDS DE CHAZELLES

Ce récit d'Hélène Grange, née Bailly, est l'un des rares témoignages civils que l'on possède sur les prisonniers allemands du maquis de St Apollinaire. Hélène date son souvenir de 1944, sans plus de précision.

Le livre de Joseph Besson « Chronique des années sombres » raconte que le 23 août 1944 eurent lieu à Saint-Symphorien les funérailles des trois fusillés de Roanne, dont le chef d'entreprise Etienne Billard. Il précise : « Le Commandant Mary arrive juste à temps, à la fin de la cérémonie, pour présenter ses condoléances aux familles. C'est là qu'il va annoncer qu'en signe de représailles, les quatorze Allemands détenus prisonniers par le maquis seront passés par les armes et le fait porté à la connaissance de la Kommandantur à Lyon. »

Les faits d'Hélène Bailly se sont donc déroulés avant le 23, puisqu'à cette date-là, les 14 prisonniers allemands étaient déjà détenus par le maquis de Saint-Apollinaire. Mais quand avaient-ils été pris par le maquis ?

« Les Chapeliers de Rodolphe » de Clément Fereyre retrace les opérations du maquis de Chazelles-sur-Lyon, le GMO Liberté. On y trouve (pages 336-349) un article intitulé : « Oberleutnant Wolfgang REIFF

Le Lt Reiff commandait la base de radars allemande de la Quinardière à Chazelles.

suite p. 3